

## Le déambulateur

Toutes les terrasses sont identiques. On pourrait bien, s'il le faut, décrire la porte cochère, à gauche de la porte d'entrée, cachée dans un renforcement, avant trois paillassons. On pourrait y ajouter les quatre tables en plastique encadrées par des chaises de jardin, assorties, puis la terrasse adjacente mais surélevée, un peu plus classe, parce qu'elle est en évidence sous l'hôtel. Tout près, dans l'ordre, une Fiat 500, une Opel Corsa, et une Mercedes attendent patiemment, comme des monstres de compagnie. Une terrasse comme toutes les autres, donc.

Si l'on entre dans la Clef d'or, on peut remarquer les poutres noircies par la fumée, et patinées. C'est la première marque du temps, celle qu'on voit un peu partout, qui ne choque personne. Les gens disent que ça apporte du *cachet*. Ensuite, dans le couloir des toilettes, et au pied des escaliers, on remarque la seconde marque du temps, progressivement. C'est d'abord comme un pressentiment, une idée que l'on ne comprend pas tout à fait, dont on ne saisit que la présence, qui se cache derrière un pli de la conscience. Il y a quelque chose d'oppressant. C'est le manque d'espace, l'air qui ne circule pas. Puis la poussière que soulève chaque pas, et les tapisseries. Ensuite c'est l'odeur, étouffante, de la vieillesse. Comme l'appartement de grand-mère.

Pourtant, ici, le temps, vraiment, ce n'est pas la poussière, ou la vieillesse. C'est vrai qu'elle nous entoure, qu'elle est partout. Mais il y a les pierres, surtout. Ce sont les pierres qui font le temps. Leurs angles cauchemardesques grattant la paume des mains, lorsqu'on les caresse pour mieux les amadouer. Des pierres d'angle, de façade, de soutènement, d'arche romane, de pavé. Cette roche-là est de celles qui ne s'amadouent pas. Des granites qui franchissent les ans, traversent les langues, se moquent de nous et menacent la terrasse. Oui, voilà, c'est cela. La terrasse ressemble à toutes les terrasses. Seulement, seulement il y a les murs, tout autour. Des murs, et puis au-dessus des murs la forêt, et au-dessus de la forêt le ciel. Tu te souviens de ce poème de Verlaine, emprisonné, qui voit son carré de ciel ? Par-dessus le toit, si bleu, si calme. Dis, qu'as-tu fait de ta jeunesse ?

C'est de cela qu'il s'agit. Même sur cette terrasse, les pierres sont froides. Et immortelles, ou presque. Elles sont dangereuses. Parce que voilà, là, le réseau ne passe pas. Et tout se teinte de secrets. Chaque pan de maison s'acharne à se confondre avec son voisin, et dans ton dos il n'y a ni mer, ni lac, ni vue. Il y a la rue pavée, et l'autre façade qui continue, et une autre porte cochère sur d'autres pavés sur d'autres murs. De la pierre, froide, qui serre ton cœur et fait que tu as peur, même si tu la braves, même si tu ris, comme un idiot, et que tu te crois investi d'une mission, où dire le monde après l'avoir contemplé. De la pierre, ce sera toujours au-dessus de toi. De la pierre qui t'emprisonne. Et si tu tentes de t'envoler, de t'échapper, chaque brique te renvoie d'où tu viens. Chaque roche te rejette sur le sol, à ta place, minuscule. Tu prends peur.

Ils avaient raison, ceux qui voulaient, il y a longtemps, briser les églises pour en vendre les pierres. Devenir riche en éparpillant le temps, et le froid. Devenir riche en redessinant l'horizon, en invitant le ciel.

Tu comprends ? Cette terrasse, et le serveur de cette terrasse. Ils sont comme ailleurs, comme partout.

Ce qu'il y a de différent, là, ici, ce sont les pierres. Parce qu'elles brisent ton élan.

Sous le porche, sur le premier paillason, se tient le garçon de café, toujours disponible, et souriant. Il est splendide, un type qui porterait le numéro neuf, serait footballeur, buteur et

lover. Et lorsqu'il sortirait du terrain, à l'heure de jeu, les filles scanderaient son nom comme des enfants de chœur. Avec plus de conviction, même. Avec ferveur. C'est que c'est un Apollon, un dieu vivant.

Et pourtant il est là, serré dans sa chemise blanche, dominé par les bâtiments ancestraux. Alors le garçon de café n'est plus qu'un dieu anonyme, tombé là par hasard. Un dieu déchu, abandonné. Perdu. Il regarde le ciel, comme Verlaine, toi et moi, et cherche à s'envoler. Il cherche à trouser la voûte du ciel, s'extraire de sa prison. Mais les pierres, tu sais. Et le froid, et les murs, tous, ils l'en empêchent. Ici, le seul maître c'est la pierre. Et la pierre fait le temps. Tellement que tu pourrais croire avoir cent ans.

Il faut bien la comprendre, cette notion du vieillissement. Ici, même toi tu crois avoir cent ans. Du coup c'est vrai que c'est normal, qu'un octogénaire te parle comme à un égal. Comme si tu avais construit avec lui le vingtième siècle. Peut-être que tous, nous sommes là, et que demain nous verrons nos rides, vraiment, celles que portent les pierres, et les vieux qui nous entourent. C'est qu'ils déteignent sur nous, que leur âge est contagieux, que le temps s'agrippe à notre chair. Nous sommes la pierre, nous sommes le serveur, nous sommes les vieux. Nous sommes les autres, ça c'est sûr. C'est même dans la pub d'Orange Telecom. Et si Orange n'étend pas son filet entre ces murs, la loi reste cependant immuable.

D'abord il y a la pierre. Et puis il y a le temps de la pierre. Alors les vieux, et toi, et moi, on est tous les mêmes, à quelques années près. Les mêmes souvenirs, ceux qui nous ont appris que malgré tout, malgré nous, nous ne sommes pas le temps, mais qu'il nous mène comme un déambulateur, jusqu'à la fin.